

**La Maison Grise**

(Suite de la 1ère page)

silhouette blanche comme si un rayon de printemps venait éclairer ces tristes soirs d'automne. Car Toulouse est triste en ce moment.

Est-ce une impression que m'a laissée la mort de mon ami Lantard ? Mais je suis pénétré de la mélancolie de cette grande ville. Ses vastes boulevards, ses jardins jonchés de feuilles jaunes, sur lesquelles les arbres se dressent nus comme des squelettes dont les bras se tendent vers un ciel gris, me paraissent déserts puisque vous n'y êtes pas.

Les feuilles mortes semblent tomber sur jeunesse et l'envelopper d'un linceul. Les hautes maisons m'étouffent. Combien je change rais cette longue rue d'Alsace pour un coin de notre Loge ! et tous les Grands Ronds pour nos Platanes !

Puis il pleut souvent, cette année : et ces gouttelettes tombant sur les carreaux de ma fenêtre, sont comme les larmes amassées au fond de moi-même, et que je ne puis pleurer... N'allez pas croire que votre Pierre n'est pas heureux ; il est seulement triste d'être loin de vous tous.

Et cette chambre banale, aux vieux meubles de velours fané, avec ses rideaux antiques, sa pendule de marbre vingt fois raccommodé, ses fauteuils et ses chaises toujours en ligne de bataille lorsque je rentre, ont quelque chose d'inhospitalier qui me fait regretter davantage notre bon salon, où nous causions, mère, pendant que mon père lisait et que Marguerite chantait. L'impression d'exil que je ressens, cette année, ne s'efface qu'à la Dalbade. Cette église me rappelle un peu notre Saint-Jean, avec ses hautes voûtes et sa nef d'une seule envolée ; elle est, cependant, un peu moins grande que Saint-Jean ; à l'entrée de la nuit, si je m'y arrête quelques fois, les détails m'échappent et j'ai l'illusion, en sortant, que je vais voir la Place-d'Armes au lieu de la rue de la Dalbade, dans laquelle je loge, cette année. J'aime le calme de ce quartier, sur lequel ne s'ouvrent que des boutiques insignifiantes, ou les portes-cochères de quelques aristocratiques hôtels. C'est là que j'ai transporté mes livres et mes chers souvenirs de famille, dont j'ai grand besoin pour peupler mon isolement.

Ma propriétaire est une très brave femme, qui prend soin de son locataire ; elle parle déjà d'allumer du feu dans ma chambre ! C'est cela qui ferait sourire Marguerite ! Je vous envoie trois boîtes de violettes : une pour vous, une pour elle ; la troisième pour Josée.

Et maintenant, adieu, chère mère ; dites à mon père que son fils travaille ferme et espère être reçu. Mon travail m'empêche, peut-être, de revenir aux vacances de Noël. Il ne m'embrassera pas de vous embrasser des millions de fois.

PIERRE TIXADOR.

MARGUERITE A PIERRE

Octobre.

J'ai bien envie de te remercier au lieu de te remercier. Tes violettes sont bien belles ; si belles que je les ai portées, après en avoir gardé quelques-unes, à la chapelle des Clarisses. Elles sont si pauvres, si misérables, ces bonnes Sœurs ! Cela ne te fâche pas ? Maman m'a fait lire ta lettre. Veux-tu que je te parle à cœur ouvert ?

Et bien, je n'ai pas reconnu mon frère, le joyeux frère qui reconait des histoires à sa Guidette.

Toulouse triste ! Mais c'est la première fois que je te l'entends dire ! Tu trouves cette ville maussade ! N'est-ce pas toi, plutôt, qui enveloppes de ta mélancolie tout ce que tu vois ? Il me semble que tu souffres ; ne me le cache pas ; aie confiance en moi ; ne suis-je pas ton amie ?

Ici, je vis comme dans un rêve. Les événements se succèdent dans notre famille avec une telle rapidité que j'ai du mal à me ressaisir. Tes fiançailles si précipitées, ton

départ encore plus prompt, papa triste, ne quittant presque pas son bureau, tout cela m'intrigue et m'étonne.

L'autre jour, père était sur la terrasse. Je passais au jardin et je l'ai vu pleurer. Tu sais combien il m'intimide toujours. Je n'ai pas osé lui demander s'il souffrait. A table, il avait repris son air naturel, si bien que j'ai cru m'être trompée.

Maman est triste aussi ; encore plus que d'habitude. Le soir, après le repas, chacun s'enfonce dans ses rêveries ; personne ne me demande plus de chanter et je puis, bien tranquillement, dire mon chapelet.

Ce qui va le plus t'étonner, c'est que Josée, notre tranquille Josée qui me charge de te remercier, ne vient plus que rarement à la maison ; elle passe son temps chez elle, dans cette sombre Maison Grise. Elle travaille, paraît-il, à son trousseau, ce qui est bien naturel ; mais quand je vais la chercher, elle est toujours enfermée à clef dans sa chambre.

Conçois-tu cette peur des voleurs qui l'a prise tout à coup ? Quand je finis par me faire ouvrir, on dirait qu'elle vient de pleurer, et pas la moindre trace d'ouvrage autour d'elle. Elle n'a jamais été expansive, tu le sais, mais cela me peine de la voir ainsi, et j'ose à peine lui parler de toi, craignant de provoquer ses larmes en lui rappelant ton absence.

Si on lui demande où elle en est de son travail, c'est toujours la même réponse : Je n'ai pas encore fini ! Comme lorsqu'elle faisait des robes pour ma poupée !

Un fait à noter ; Germain est en voyage. Tu as bien lu, en voyage. Lui, l'homme indispensable à la maison, lui qui ne quittait jamais sa fille, s'est décidé à aller passer quelques jours chez de vieux parents qu'il a en Andorre. C'est peut-être pour cela que Josée s'ennuie ; mais je voudrais bien savoir pourquoi elle vient si rarement à la maison !

Jusqu'au Commandant qui a eu une crise de goutte à son pied valide, ce qui fait que Judith est restée au repos pendant quelques jours. Gracia le soigne ; elle est toujours aussi douce, mais elle se fatigue, car elle a beaucoup maigri et pâli... J'avais fait un autre rêve pour toi, mon Pierre, et je croyais que mon cœur avait deviné le tien. Que s'est-il passé ? Quel mystère y a-t-il là-dessous ? Car il y a quelque chose d'étrange chez nous. Je le sens ; cela se voit. Je respire même. Et tout le monde est muet ; personne n'a confiance dans cette pauvre Guidette, qui ne peut que prier pour ceux qu'elle aime et être le témoin impuissant de la tristesse qui l'environne.

Je me trompe, quelqu'un a confiance en moi, c'est notre vieille Marie. Elle est venue me dire, en grande confiance, que les "enchantés" revenaient à la Maison Grise.

Hier au soir, elle est allée fermer la petite porte qui donne sur les champs ; elle a vu une lumière qui se promenait au première ; les rayons passaient très bien entre les contrevents.

J'ai beau essayer de lui persuader que c'était un rayon de lune qui l'avait trompée, elle est partie choquée de mon incrédulité et plus certaine que jamais du voisinage des fées.

Ah ! les pauvres fées ! elles feraient bien d'intervenir dans ma destinée et de retirer la menace que je sent suspendue sur ma tête !...

Si l'on est triste, chez nous, je connais une maison où l'on est toujours gai. Depuis ton interminable ami jusqu'à sa mère, toujours frisée et pomponnée, tout le monde est gai dans cette maison. Sont-ils heureux ! Je ne le suis pas autant de leurs ussuidités.

Louise est une bonne fille ; mais combien elle est enthousiaste de son frère depuis quelque temps ! Ce jeune homme devient une perfection, paraît-il. Les éloges dithyrambiques de sa mère joints aux airs languissants qu'il prend lorsqu'il m'aperçoit, tout cela me fait deviner une conspiration dont

je vois clairement le but : faire épouser à ta Guidette le monocyte de Jean Domenech. Ah ! mon Pierre, que j'en suis loin ! Mme Domenech ou Mme X Y Z cela ne m'a dit rien.

Rester auprès de toi, de nos chers parents, devenir une tante gâteau et vous soigner tous, jus qu'à présent, je ne vois rien de meilleur.

Je vois aussi que mon grand frère a quelque chose qu'il ne veut pas me dire ; je vois qu'il est triste, bien triste, et, avec tous les baisers que je lui envoie, je voudrais bien lui adresser quelques consolations.

MARGUERITE.

MARGUERITE A PIERRE.

Novembre.

Eh bien, je ne m'étais pas trompée dans mes prévisions. Je vais te raconter tout par le menu : Le 15 octobre, c'était la fête de Mme Domenech ; ils ont donné une soirée en son honneur. Je ne voulais pas y aller, ma nan non plus ; mais, papa a insisté et nous nous sommes décidés. Cela a mis un peu d'animation dans la maison. Nous emmenons Josée et, pendant quelques jours, on ne s'est occupé que de toilettes. Je vais te décrire nos costumes, Monsieur l'avocat. Votre fiancée avait, ou plutôt devait avoir une robe mauve très pâle ; maman lui avait donné une garniture de liserons blanc, ce qui faisait très bien. Votre sœur avait une robe d'organdi blanc brodé de marguerites, avec quelques touffes des mêmes fleurs par-ci par-là. Au dernier moment, Josée a eu une vive migraine. Nous avons usé d'antipyrine et de bains de pieds, rien n'y a fait ; elle a voulu demeurer à la maison, insistant pour m'y faire aller sans elle puis- que son disposition n'était pas grave : un simple mal à la tête, répétait-elle.

Me voilà donc chez les Domenech avec maman et papa. Je n'ai pas besoin de te dépeindre le luxe déployé ; tu connais la maison. On avait dévalisé les serres de Robin.

L'escalier était un véritable jardin d'hiver. Je te fais grâce des salons et du nombre de lumières qui, par les fenêtres ouvertes, devaient illuminer la moitié de la place Arago.

Mme Domenech et sa fille, vêtues de même, me faisaient un peu l'effet d'une gravure de mode doublée, dont chaque moitié se promenait tantôt à droite, tantôt à gauche. Et, puisque j'ai tant fait que de causer de toilettes, sache qu'elles avaient une robe vert d'eau avec une tunique relevée par des branches de bruyère : un bouquet pareil se perdait dans leurs frisures pâles ; je me demande toujours par quel prodige la mère est encore aussi blonde que la fille, surtout lorsque je vois à côté d'elle les cheveux de neige de notre bien-aimée maman.

Dès l'arrivée, toutes leurs politesses ont été pour nous ; Mme Domenech a accaparé mère pendant que papa était entraîné par M. Domenech devant une table à jeu installée dans le fumoir du docteur.

Louise m'emmenait dans un groupe de jeunes filles, lorsque, laissant deux ou trois habits en panne, au milieu du salon, Jean Domenech et son monocyte se précipitèrent vers nous. Je ne pus lui refuser une mazurka. Il me serait impossible de te dire toutes les niaiseries que m'a débitées ce fade personnage. Heureusement, après m'avoir reconduite, il a été appelé par deux lieutenants d'infanterie dont l'un, m'a dit Louise, a été le camarade de collège de son frère. C'est un Monsieur Bourcier, qui m'a paru s'intéresser beaucoup aux branches de bruyère. Quand à l'autre, tu le connais : c'est ce jeune homme dont tu m'as souvent vanté la délicatesse et la grandeur d'âme, M. Coute. Il change de garnison : ses chefs, sur sa demande, l'expédient au Tonkin. Quelques indiscrets prétendent qu'un chagrin d'amour se cache là-dessous. Ce qu'il y a de certain, c'est que lui et son compagnon m'ont délivrée pendant un temps

notable de la future célébrité.

Il y avait aussi le commandant de Vieilleville, dont l'esprit original nous a tant charmés, à Argelès. Je le vois encore avec son burnous blanc rapporté d'Algérie, et la petite tente, un autre souvenir d'Afrique, qu'il faisait dresser sur la plage, et dans laquelle il passait des heures entières à composer des vers ou à jouer de la mandoline. Nous en a-t-il récité de ces compositions, ce jour où nous regardions ensemble la mer soulevée par des lames de fond qui venaient rouler sur le rivage !

Nous nous étions réfugiés avec les Domenech dans une grande barque échouée sur le sable, et de là, malgré la pluie, sous un ciel gris et bas, nous voyions les montagnes d'eau retomber sur le bord en avalanches d'écume.

Un moment, la mer avait monté et les vagues venaient lécher la barque ; des pêcheurs qui se trouvaient là se hâtèrent de la retirer plus loin. Il fallut en sortir, puis y remonter, et cela nous avait beaucoup amusés. Tant que dura ce menège, le commandant de Vieilleville nous récitait des vers qu'il avait composés, le matin même, sur une touffe de bruyères rajportées de la tour de la Masane. Nous étions tous sous le charme. Tu n'étais pas là, et je te regrettais, Monsieur le poète. Mon père t'avait envoyé à Port-Vendres régler une affaire importante avec un commissionnaire. Ce souvenir me revenait en mémoire pendant que je regardais les bruyères de Mesdames Domenech, et je me figure que M. de Vieilleville y pensait au si, car il souriait en suivant des yeux les mêmes fleurs soulevées par la danse comme par une brise légère.

Je n'ai pas osé refuser une valse aux quarante-cinq ans du commandant. En le voyant si lesté et si en train, on ne se figure pas qu'il a quatre garçons au lycée de Toulouse. Ah ! si tu avais vu le monocyte de Domenech pendant que nous valsions ! Il foudroyait mon cavalier, qui m'entraînait toujours plus vite. En lourbillonnant, une marguerite piquée dans ma ceinture s'est détachée. Je ne pus la ramasser et j'en avais fait le sacrifice, pendant que, sous les pieds des danseurs, elle ne tarderait pas à s'émietter.

Hélas ! Tout a une fin, même les bals les plus animés. Il était déjà une heure du matin, je voulais m'approcher de maman pour nous retirer, lorsque Jean Domenech s'est avancé : "J'ai cueilli une marguerite, Mademoiselle ; je ne veux pas être un voleur et la garder sans votre autorisation, mais vous me rendriez bien heureux en me la laissant."

"Oh ! Monsieur, vous voulez me dépouiller en plein bal ! Je n'en crois rien, et laissez-moi vous remercier de me rendre cet accessoire." Si tu avais vu son air pitieux en me tendant la marguerite ! Cela ne l'a pas empêché d'ajouter : "Vous me refusez celle-ci, Mademoiselle, je me soumetts ; mais, si je vous en demande une autre, mille fois plus précieuse j'ose espérer que vous ne me la refuserez pas." Mon cher Pierre, je n'ai pas compris, je n'ai rien voulu comprendre et, comme maman arrivait accompagnée de Mme Domenech, j'ai été dispensée de répondre.

Nous avons expliqué que nous ne voulions pas laisser Josée plus longtemps seule, et nous sommes remontés en voiture.

Deux heures, soir. J'ai été obligée d'interrompre cette longue lettre ; Josée m'appela pour déjeuner, car, en l'absence de son père, elle prend, comme tu dois le supposer, ses repas chez nous.

Mais que je reprenne ma narration. Inquiètes de l'avoir laissée souffrante, sans prendre le temps de nous déshabiller, maman et moi sommes allées chez elles. Je croyais la trouver endormie. Son lit n'était pas même défait. Elle nous a expliqué que, se trouvant mieux, elle avait voulu lire ; elle nous a remerciées et s'est enfin décidée à se reposer. Je ne sais dans quelle bibliothèque elle a pris son

**"Let the GOLD DUST twins do your work."**

**GOLD DUST**

is a woman's best friend when wash day comes around. It makes the clothes sweet and clean. Takes only half the time and half the labor of soap. Just follow directions on package.

Made only by THE N. K. FAIRBANK COMPANY,  
Chicago, New York, Boston, St. Louis, Montreal.

**THE FAIRBANKS**  
**Gas and Gasoline Engines**

FOR ALL POWER PURPOSES  
BUILT IN ALL SIZES

These Engines are the Cleanest, Most Convenient and Most Economical Form of Power.

SEND FOR CATALOGUES AND PRICES.

Vertical Gas or Gasoline Engine, 1, 2 & 4 Horse Power

**Fairbanks Standard Scales**

Valves, Pipe & Fittings,  
Mill Supplies, Machine Tools.

**THE FAIRBANKS COMPANY**  
747 & 749 Craig St., Montréal.

**Deranged Nerves**  
AND  
**Weak Spells.**

Mr. R. H. Sampson's, Sydney, N.S.,  
Advice to all Sufferers from  
Nerve Trouble is

**"GET A BOX OF  
MILBURN'S  
HEART AND NERVE  
PILLS."**

He says: "I have been ailing for about a year from deranged nerves, and very often weak spells would come over me and be so bad that I sometimes thought I would be unable to survive them. I have been treated by doctors and have taken numerous preparations but none of them helped me in the least. I finally got a box of Milburn's Heart and Nerve Pills. Before taking them I did not feel able to do any work, but now I can work as well as ever, thanks to one box of your pills. They have made a new man of me, and my advice to any person troubled as I was, is to get a box of Milburn's Heart and Nerve Pills."

Price 50 cts. per box, or 3 for \$1.25, all dealers, or

**THE T. MILBURN CO., Limited,**  
TORONTO, ONT.

Abonnez-vous

**L'Impartial**

Advantages in buying a sewing machine from J O Arsenault's sons and Co, Wellington

A handsome drop head machine, latest design and best material. (New Empire,) for \$30

An excellent machine Improve mew model drop head for \$25.

A good serviceable machine best finish and latest design for \$20.

Compare the above prices with the prices which are given you by agents and you will see how much money you can save by buying from.

**J. O. Arsenault**  
Sons & Co. Ltd. Wellington